

JODI PICOULT

Une étincelle de vie

roman
traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chabin

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LE PACTE : UNE HISTOIRE D'AMOUR, Presses de la Cité, 1999 ; J'ai lu n° 5936.
LA PURE VÉRITÉ, Presses de la Cité, 2001 ; J'ai lu n° 6639.
LE CERCLE DE SALEM, Presses de la Cité, 2002 ; J'ai lu n° 7697.
POUR QUE JUSTICE SOIT FAITE, Presses de la Cité, 2005 ; J'ai lu n° 8170.
MA VIE POUR LA TIENNE, Presses de la Cité, 2007 ; J'ai lu n° 8588.
LA COULEUR DE LA NEIGE, Presses de la Cité, 2008 ; J'ai lu n° 8846.
LE RIDEAU DÉCHIRÉ, Presses de la Cité, 2009 ; J'ai lu n° 9148.
PARDONNE-LUI, Michel Lafon, 2013.
LOUP SOLITAIRE, Michel Lafon, 2015.
À L'INTÉRIEUR, Michel Lafon, 2016.
LA TRISTESSE DES ÉLÉPHANTS, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1576.
MILLE PETITS RIENS, Actes Sud, 2018.

Titre original :
A Spark of Light
Éditeur original :
Ballantine Books / Penguin Random House LLC, New York
© Jodi Picoult, 2018
publié avec l'accord de Ballantine Books / Random House / Penguin Random House LLC

Photographie de couverture : © Vee Speers

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12129-7

JODI PICOULT

Une étincelle de vie

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie Chabin

ACTES SUD

Pour Jennifer Hershey et Susan Corcoran.
Si vous avez de la chance, vous vous retrouvez avec des collègues que vous adorez.
Avec un peu plus de chance encore, elles sont comme des sœurs pour vous.
XOX

La question n'est pas de savoir si nous serons ou non des extrémistes, mais quelle espèce d'extrémistes nous serons. Serons-nous les extrémistes de la haine ou les extrémistes de l'amour ?

Révérend Dr Martin Luther King Jr.

17 HEURES

Le Centre est posé à l'angle de Juniper et Montfort derrière un portail en fer forgé, semblable à un vieux bouledogue dressé pour protéger son territoire. À une époque, le Mississippi abritait de nombreux bâtiments de ce style – des constructions quelconques, sans prétention, où l'on dispensait des services et répondait à des demandes. Puis de nouvelles normes visant à faire disparaître ces structures se sont multipliées : les couloirs devaient être suffisamment larges pour faire passer deux brancards et les centres médicaux qui ne remplissaient pas cette condition n'ont pas eu d'autre choix que de mettre la clé sous la porte ou de dépenser des fortunes en travaux d'aménagement. Les médecins ont été obligés de demander le statut de praticiens attachés des hôpitaux régionaux, alors même que la plupart d'entre eux habitaient dans un autre État et se trouvaient donc dans l'impossibilité d'honorer de tels engagements. S'ils n'obtenaient pas ce statut, les centres dans lesquels ils exerçaient se voyaient à leur tour menacés de fermeture. L'une après l'autre, ces structures ont baissé leur rideau et barricadé leurs portes. Le Centre ressemble désormais à une licorne : petit bâtiment rectangulaire peint en orange vif tirant sur le fluo, il est comme un étendard pour toutes celles qui ont parcouru des centaines de kilomètres avant de le trouver. C'est une couleur rassurante. Une couleur qui attire l'attention. Une couleur qui dit : *Je suis là si vous avez besoin de moi.* Et aussi : *Vous pouvez bien me faire ce que vous voulez, je ne partirai pas.*

Le Centre a souffert des coupes budgétaires votées par les politiciens et des attaques conduites par les manifestants. Il

a pansé ses plaies, s'est rétabli. Fut un temps où il portait le nom de Centre de gynécologie et de planning familial. D'aucuns pensent que certaines choses périssent dès lors que l'on cesse de les désigner par leur nom. L'appellation du centre a donc été amputée, telle une blessure de guerre. Mais il a survécu. D'abord sous le nom de Centre de gynécologie avant de s'appeler simplement : le Centre.

Ce vocable lui va comme un gant. Le Centre incarne le calme au cœur de la tempête idéologique. C'est le soleil dans un monde de femmes qui n'ont plus ni le temps ni le choix, des femmes qui ont besoin d'être guidées par une lumière.

Comme tout ce qui brille d'un éclat intense, le Centre exerce une attirance magnétique. Il est une boussole guidant les personnes qui en ont besoin. Et celles qui le haïssent sont incapables de regarder ailleurs.

Aujourd'hui n'est pas un bon jour pour mourir, pense Wren McElroy. Certaines filles de quinze ans trouvent peut-être que mourir d'amour est un concept follement romantique mais Wren a lu *Roméo et Juliette* l'an dernier, en cours de littérature anglaise, et elle trouve pour sa part qu'il n'y a absolument rien de magique dans le fait de se réveiller au fond d'une crypte à côté du corps sans vie de son amoureux avant de lui prendre son poignard pour se l'enfoncer dans la poitrine. Ça et puis *Twilight* – laisse tomber. Elle a écouté ses profs raconter les histoires de héros dont la mort tragique aurait soi-disant magnifié l'existence au lieu de la raccourcir. Wren avait six ans quand sa grand-mère était morte dans son sommeil. Des gens qu'elle ne connaissait pas n'arrêtaient pas de dire que c'était un cadeau du ciel de mourir quand on dort, mais en voyant sa mamie avec son teint cireux dans le cercueil ouvert, elle s'est demandé quel genre de cadeau ça pouvait bien être. Parce qu'en allant se coucher la veille au soir, sa grand-mère s'était peut-être dit : *Demain matin, j'arroserai l'orchidée. Demain matin, je terminerai ce roman. J'appellerai mon fils.* Tant de choses laissées en suspens. Non, c'est carrément impossible de transformer la mort en truc cool.

Il y a deux heures, Wren n'avait encore jamais vu de personne morte à part sa grand-mère. Maintenant, elle peut raconter à quoi ça ressemble de mourir, et pas seulement d'être mort. Une minute plus tôt, Olive était là, en train de la dévisager fixement, comme si le fait de garder les yeux ouverts allait lui permettre de s'accrocher à la vie et puis, tout à coup, ces mêmes yeux avaient cessé d'être des fenêtres pour devenir des miroirs où Wren n'avait plus vu que le reflet de sa propre terreur.

Elle ne veut plus regarder Olive mais c'est plus fort qu'elle. La morte est allongée par terre comme si elle faisait la sieste, un coussin de la banquette calé sous la tête. Sa chemise imbibée de sang est relevée sur le côté, dévoilant sa taille et ses côtes. Pâle en surface, sa peau vire au mauve strié d'un mince cordon violet à l'endroit où son dos touche le sol. Wren comprend brusquement pourquoi : c'est parce que le sang d'Olive ne circule plus à l'intérieur de son corps, alors qu'elle est morte depuis deux heures à peine. L'espace d'un instant, elle pense qu'elle va vomir.

Elle n'a pas envie de mourir comme Olive.

Ce qui fait d'elle, vu les circonstances, une personne horrible.

Il y a peu de chances pour que cela arrive, mais si Wren avait le choix, elle préférerait mourir dans un trou noir. Ce serait instantané et ce serait épique. Comme une pulvérisation, au sens propre du terme, à l'échelle atomique. Pour devenir de la poussière d'étoiles.

C'est son père qui lui a appris tout ça. Il lui a offert son premier télescope pour ses cinq ans. C'est à cause de lui qu'elle voulait devenir astronaute quand elle était petite puis astrophysicienne dès qu'elle a su de quoi il s'agissait. Lui aussi rêvait de piloter une navette spatiale qui aurait exploré tous les coins et les recoins de l'Univers jusqu'au jour où la fille avec qui il sortait était tombée enceinte. Alors au lieu d'aller à l'université, il avait épousé la mère de Wren, était entré dans la police comme simple flic puis était devenu inspecteur et s'était lancé dans l'exploration de tous les coins et les recoins de Jackson, Mississippi. Il disait à Wren que travailler à la NASA était la meilleure chose qui ne lui soit pas arrivée.

Le jour de l'enterrement de sa grand-mère, il s'était mis à neiger alors qu'ils rentraient chez eux. Wren n'avait jamais connu un temps pareil dans le Mississippi et elle était terrifiée de voir le monde tourbillonner autour d'elle, partir à la dérive. Son père s'était tourné vers elle : *Spécialiste de mission McElroy, allumez les propulseurs.* Elle n'arrêtait pas de pleurer, alors il avait enfoncé un tas de boutons au hasard : l'air conditionné, les feux de détresse, le régulateur de vitesse. Des voyants rouges et bleus brillaient comme sur les écrans de contrôle d'un centre spatial. *Spécialiste de mission McElroy, préparez-vous à passer en hyperespace.* Il avait allumé les phares : la neige s'était transformée en un tunnel d'étoiles filantes et Wren, ébahie, avait oublié d'avoir peur.

Elle regrette de ne pas pouvoir appuyer sur un bouton pour remonter le temps, là, tout de suite.

Elle regrette de ne pas avoir dit à son père qu'elle venait ici.

Elle regrette de ne pas lui avoir donné l'occasion de la convaincre de ne pas y aller.

Elle regrette d'avoir demandé à sa tante de l'accompagner.

Si ça trouve, tata Bex repose peut-être à la morgue à l'heure qu'il est. Son corps est en train de se métamorphoser en arc-en-ciel. Et tout ça, c'est sa faute.

Toi, lance l'homme qui tient une arme à la main et sa voix la ramène brusquement dans le présent. Il a un prénom mais elle préfère ne pas y penser. Ça le rendrait humain alors que ce n'est pas un humain ; c'est un monstre. Pendant qu'elle était perdue dans ses réflexions, il s'est approché d'elle. Et maintenant, il la vise avec son revolver. *Debout.*

Les autres retiennent leur souffle avec elle. Au cours des dernières heures, ils se sont fondus en un seul organisme. Les pensées de Wren circulent dans l'esprit des autres femmes. L'odeur fétide de sa peur leur colle à la peau.

Le sang continue de se répandre sur le bandage que l'homme a enroulé autour de sa main. C'est une victoire minuscule. C'est aussi ce qui donne à Wren la force de se lever alors que ses jambes sont en compote.

Elle n'aurait pas dû venir au Centre.

Elle aurait dû rester une petite fille.

Parce que maintenant elle n'est plus du tout sûre de vivre assez longtemps pour devenir autre chose.

Wren entend le cliquetis du revolver et elle ferme les yeux. Elle ne voit plus que le visage de son père – ses yeux couleur jean délavé, la courbe délicate de son sourire – lorsqu'il observe le ciel à la tombée de la nuit.

George Goddard avait cinq ans lorsqu'il a vu sa mère essayer de tuer son père en le brûlant vif. Pendant qu'il cuvait sur le canapé, elle a aspergé son linge sale avec de l'essence à briquet, gratté une allumette puis renversé la corbeille en flammes sur son mari endormi. Le colosse s'est levé d'un bond en vociférant et en se tapotant le corps avec des mains larges comme des battoirs. La mère de George se tenait à distance, un verre d'eau à la main. *Mabel !* hurlait son père. *Mabel !* Mais sa mère a bu tranquillement son verre jusqu'à la dernière goutte, sans même essayer d'éteindre le feu. Et quand son père s'est rué dehors pour se rouler dans la terre comme un porc, elle s'est tournée vers lui. *Que ça te serve de leçon*, a-t-elle lancé.

George n'a jamais eu l'intention de suivre les traces de son père, mais de la même manière qu'un pépin de pomme se transformera forcément en pommier, il n'est pas devenu le meilleur des maris. Il le sait, maintenant. C'est pour cette raison qu'il a décidé d'être le meilleur des pères. Et c'est pour cette raison que ce matin il a avalé tous ces kilomètres pour se rendre au Centre, le dernier endroit où l'on pratique encore des avortements dans l'État du Mississippi.

Ce qu'ils ont arraché à sa fille, elle ne le récupérera jamais, même si elle n'en est pas encore consciente. Mais ça ne veut pas dire qu'il ne peut pas leur en faire payer le prix.

Il inspecte la salle d'attente. Trois femmes sont recroquevillées côte à côte sur une rangée de sièges. À leurs pieds, l'infirmière est en train de refaire le pansement du docteur. George ricane intérieurement. Docteur, mon cul. Ça se saurait si ce type soignait les gens. Il aurait dû le flinguer – il l'*aurait* flingué s'il n'avait pas été dérangé en ouvrant le feu dès son arrivée.

Il imagine sa fille assise sur un de ces sièges. Il se demande comment elle est venue jusqu'ici. Est-ce qu'elle a pris le bus ? Est-ce que c'est une copine qui l'a amenée ou bien (l'idée même le répugne) est-ce que c'est le garçon qui l'a mise dans le pétrin ? Il s'imagine dans un univers parallèle, débarquant ici avec son flingue et l'apercevant assise sur une chaise, à côté des brochures expliquant tout sur les MST. Il l'aurait attrapée par la main et entraînée loin d'ici.

Qu'est-ce qu'elle va penser de lui, maintenant qu'il a tué quelqu'un ?

Comment est-ce qu'il va s'y prendre pour revenir vers elle ?

Comment est-ce qu'il va s'y prendre pour revenir tout court ?

Il y a huit heures, tout ça ressemblait à une croisade : un œil pour un œil, une vie pour une vie.

Un cœur palpite dans sa blessure. George essaie de replacer la bande de gaze avec ses dents mais le tissu s'effiloche. Il aurait fallu serrer plus fort mais qui accepterait de l'aider, ici ?

La dernière fois qu'il avait éprouvé cette sensation que les murs se refermaient sur lui, il avait pris sa fille dans ses bras – bébé tout rouge, en pleurs et fébrile, mais ça, il ne le savait pas et de toute manière il n'aurait pas su comment la soigner – et était parti chercher de l'aide. Il avait conduit jusqu'à ce que sa fourgonnette tombe en panne d'essence. Il était 1 heure du matin. Il avait continué à pied. Marché sans s'arrêter et croisé finalement une bâtisse éclairée, la seule alentour, coiffée d'un toit plat, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. La porte n'était pas fermée à clef. Ce n'est qu'en pénétrant à l'intérieur et en apercevant les bancs et la silhouette en bois de Jésus sur la croix qu'il avait compris où il était : dans une église. La lumière qu'il avait aperçue de l'extérieur provenait des cierges dont les flammes vacillaient sur l'autel. *Reviens*, avait-il ordonné à voix haute à l'adresse de sa femme qui avait sûrement traversé la moitié du pays à l'heure qu'il était. Il était sans doute fatigué. Et déconnecté de la réalité. Pourtant, il avait clairement entendu quelqu'un lui répondre : *Je suis déjà avec toi.* La voix chuchotée s'élevait à la fois du Jésus en bois et de l'obscurité qui l'entourait.

La conversion de George avait été aussi simple que ça – aussi enveloppante. Sa fille et lui avaient fini par s'endormir sur le sol

recouvert de moquette. Au matin, le pasteur Mike l'avait réveillé en le secouant doucement. La femme du pasteur gazouillait avec le bébé. Il y avait une table copieusement garnie et une chambre miraculeusement libre. À l'époque, George ne croyait en aucun dieu. Ce n'était pas Jésus qui était entré dans son cœur, ce jour-là. C'était l'espoir.

Hugh McElroy, le négociateur avec qui George dialogue depuis plusieurs heures, lui a assuré que sa fille saurait qu'il a agi pour la protéger. Il lui a promis que s'il acceptait de coopérer, tout pourrait encore bien se terminer. Mais George sait pertinemment qu'à l'extérieur du bâtiment des hommes armés, les yeux rivés sur la porte, attendent qu'il sorte.

George a envie que ça se termine. Vraiment. Il est au bout du rouleau, moralement et physiquement, et il a du mal à imaginer une fin de partie. Il n'en peut plus de les entendre chialer. Il voudrait juste faire un bond dans le temps et se retrouver assis auprès de sa fille, à l'époque où elle le regardait avec des yeux remplis d'admiration.

Parce qu'il n'est pas dupe : Hugh McElroy raconterait n'importe quoi pour l'inciter à se rendre. Ce n'est pas simplement par rapport à son boulot. McElroy veut qu'il relâche les otages pour la même raison que lui les a enfermés ici : pour tenter de rattraper le coup.

Soudain, George sait ce qu'il va faire. Il replace le chien du revolver. "Debout. Toi, là", ordonne-t-il à la fille qui porte un nom d'oiseau*, celle qui lui a lacéré la main. Celle dont il compte se servir pour donner une leçon à Hugh McElroy.

Règle numéro un dans une négociation avec un preneur d'otages : éviter de tout faire foirer.

C'est le conseil que les instructeurs ont donné à Hugh lorsqu'il a intégré l'équipe régionale. Ne pas aggraver une situation déjà tendue. Ne pas s'opposer au preneur d'otages. Ne pas lui dire non plus : *Je comprends*, parce que ce n'est sûrement pas vrai. Parler de manière à atténuer ou à minimiser la

* En anglais, Wren signifie roitelet. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

menace ; et garder en tête que la meilleure façon de communiquer consiste parfois à se taire. L'écoute active s'avère beaucoup plus efficace qu'un bavardage incessant.

Il existe différentes catégories de preneurs d'otages. Il y a ceux qui agissent sous l'emprise de la drogue, de l'alcool, du chagrin. Ceux qui se sentent investis d'une mission politique. Ceux qui soufflent sur les braises d'une vengeance jusqu'à ce que les flammes jaillissent et les engloutissent. Et puis il y a les sociopathes : ceux-là ne ressentent pas la moindre trace d'empathie. Assez bizarrement pourtant, il est parfois plus facile de traiter avec eux parce qu'ils comprennent le concept de commandement. Si on réussit à faire avaler au sociopathe qu'on n'a aucune intention de lui céder les manettes, c'est déjà un pas en avant. On peut lui dire par exemple : *Ça fait maintenant deux heures* (ou six ou seize) *que nous sommes là et je sais ce qui se passe dans votre tête. Mais il est temps de trouver un plan B. Parce que dehors il y a des hommes qui pensent que la situation a assez duré et qui veulent régler ça par la force*. La force, voilà ce que les sociopathes comprennent le mieux.

D'un autre côté, cette méthode peut échouer lamentablement si l'on a affaire à un dépressif capable de mettre fin à ses jours en entraînant d'autres personnes avec lui.

Quoi qu'il en soit, il est essentiel d'établir un lien avec le preneur d'otages, d'abord pour s'assurer qu'on sera bien sa seule source d'informations et pour se donner le temps de recueillir des renseignements précieux sur son compte. À quel genre de ravisseur a-t-on affaire ? Quels éléments ont précipité le passage à l'acte, la fusillade, le point de non-retour ? On peut jeter les bases d'une relation à partir d'une conversation anodine sur le sport, la météo, les programmes télévisés. On découvre peu à peu ses goûts et ses aversions, ce qui compte pour lui. Est-ce qu'il aime ses enfants ? Sa femme ? Sa mère ? Pourquoi ?

À partir du moment où l'on arrive à cerner le *pourquoi*, il devient possible de réfléchir à des solutions propres à désamorcer la situation.

Hugh sait que les meilleurs négociateurs comparent leur boulot à une chorégraphie, un exercice de funambule, un pas de deux complexe.

Il sait aussi que tout ça, c'est des conneries.

Personne ne va interroger les négociateurs impliqués dans des prises d'otages qui se sont soldées par un bain de sang. Seuls ceux ayant réussi leur mission se retrouvent face aux micros et se croient obligés de décrire leur travail comme une sorte d'art mystique. En réalité, c'est un coup de poker. De la chance à l'état pur.

Et Hugh McElroy craint fort que sa chance ne soit sur le point de le lâcher.

Il observe la scène qu'il supervise depuis déjà plusieurs heures. Le centre de commandement est un chapiteau que le service a utilisé quelques semaines plus tôt, à l'occasion d'une kermesse de quartier organisée pour la promotion des prises d'empreintes digitales permettant d'assurer la sécurité des enfants. Des agents sont postés tout autour du bâtiment, formant comme un collier de perles bleues. Les journalistes ont été regroupés derrière une barrière de police. (On pourrait les croire suffisamment intelligents pour se tenir à l'écart d'un forcené armé d'un revolver, mais non, la course à l'audimat passe vraisemblablement avant tout pour eux.) Pareilles à des menaces vidées de leur sens, des pancartes montrant de gigantesques photos de bébés *in utero* ou barrées de slogans écrits à la main jonchent le trottoir : ACCOUCHER SOUS X PLUTÔT QU'AVORTER ! LA MOITIÉ DES PATIENTES SUBISSANT UNE IVG MEURENT DANS CES CENTRES !

Les ambulances attendent dans un coin, abritant des secouristes munis de couvertures de survie, de diffuseurs portables pour perfusion et de kits de réhydratation. Le groupe d'intervention spéciale est en place, prêt à entrer en action dès que le signal sera donné. Leur chef, le capitaine Quandt, a essayé de débarquer Hugh de l'opération (qui lui jetterait la pierre ?) avant de prendre la décision de donner l'assaut. Mais Hugh sait que Quandt ne pourra mettre aucune de ses menaces à exécution en son âme et conscience – pas maintenant, alors qu'il a presque réussi à convaincre George Goddard de se rendre.

C'est exactement le pari qu'il a pris en brisant cinq heures plus tôt la deuxième règle fondamentale d'une négociation, déboulant sur les lieux de la prise d'otages au volant d'une

voiture banalisée, aboyant des ordres aux deux agents de police arrivés les premiers sur place.

Ne jamais oublier que c'est le travail – voilà la deuxième règle d'une bonne négociation.

Négocier avec un preneur d'otages n'est pas un test de virilité. Ce n'est pas non plus une occasion de jouer au preux chevalier en armure rutilante ni un moyen de décrocher son fameux quart d'heure de célébrité. Ça peut réussir tout comme ça peut rater, même quand on respecte les consignes au pied de la lettre. Il n'y a absolument rien de personnel là-dedans.

Mais Hugh a tout de suite su que ça ne se passerait pas ainsi, pas aujourd'hui, pas cette fois, parce que le contexte est radicalement différent. Dieu seul sait combien il y a de cadavres à l'intérieur, en plus des cinq otages toujours en vie. Et l'un de ces otages se trouve être sa fille.

Le capitaine de l'unité spéciale se matérialise soudain devant lui.

— On y va, déclare-t-il. Je vous préviens par politesse.

— Vous commettez une erreur, réplique Hugh. Je vous préviens par politesse.

Quandt tourne les talons et commence à parler dans le talkie-walkie fixé à son épaule. "On y va dans cinq… quatre…" Sa voix se brise. "On arrête tout ! Je répète : *opération annulée !*"

Hugh relève brusquement la tête, curieux de voir pourquoi Quandt a changé d'avis.

La porte du Centre s'est ouverte et deux femmes sortent du bâtiment.

Quand la mère de Wren habitait encore avec eux, elle avait installé dans le salon un chlorophytum chevelu en haut d'une bibliothèque. Wren et son père ont oublié de l'arroser après son départ mais la plante araignée avait manifestement décidé de braver la mort. Franchissant les rebords de son pot, elle a laissé ses feuilles déferler vers une fenêtre, telle une étrange cascade végétale déjouant toutes les lois de la logique et de la gravité.

Wren ressent la même chose en ce moment : elle bascule sur ses pieds en direction de la lumière chaque fois que la porte

s'ouvre, attirée vers l'endroit où se tient son père, dehors sur le parking.

Mais ce n'est pas elle qui sort du bâtiment. Elle n'a pas la moindre idée de ce que son père a bien pu dire à George lors de leur dernière conversation téléphonique, toujours est-il que ça a marché. George a remis en place le chien du revolver et lui a demandé de pousser la banquette qu'il avait installée contre la porte pour la barricader. Bien que les otages ne puissent pas parler sans qu'il les entende, un courant circule entre eux. Et lorsqu'il a ordonné à Wren de déverrouiller la porte, elle s'est même surprise à penser qu'elle sortirait d'ici saine et sauve.

Joy et Janine sont parties en premier. Puis George a ordonné à Izzy de sortir avec le Dr Ward assis dans le fauteuil roulant. Pendant un quart de seconde, Wren a cru que son tour était arrivé mais George l'a attrapée par les cheveux et tirée à l'intérieur. Sur le seuil, Izzy se retourne vers elle, le visage sombre. Wren secoue discrètement la tête. Le Dr Ward est blessé. Une telle occasion ne se représentera certainement pas. Izzy doit l'évacuer. Elle est infirmière ; elle sait. "Wren…", murmure Izzy, mais George claque la porte derrière elle et tourne le verrou. Puis il relâche Wren et lui fait signe de replacer la banquette devant la porte.

Une bouffée de panique lui serre la gorge. Il veut peut-être se venger de ce qu'elle lui a fait. Elle est seule, maintenant, enfermée avec cet animal. Enfin, pas tout à fait… Ses yeux glissent sur le corps d'Olive allongé par terre.

Tata Bex est peut-être avec Olive, à l'heure qu'il est, là où on va quand on est mort. Peut-être qu'elles l'attendent toutes les deux.

George s'affale sur la banquette, enfouit son visage entre ses mains. Il tient toujours son revolver. Wren a l'impression que l'arme lui fait un clin d'œil.

— Vous allez me tuer ?

Il se redresse, visiblement étonné qu'elle prenne la peine de poser la question. Wren se force à rencontrer son regard. L'un de ses yeux part très légèrement vers la droite, pas au point de lui donner un air bizarre, mais suffisamment pour

qu'il soit difficile de se concentrer sur son visage. Est-ce que ça l'oblige à choisir le côté qu'il veut regarder ? Il passe sa main blessée sur sa joue.

Quand Wren était petite, elle aimait prendre le visage de son père entre ses mains pour caresser sa barbe naissante. Ça faisait un bruit de râpe sous ses doigts. Il souriait pendant qu'elle jouait avec sa mâchoire comme si c'était un instrument de musique.

— Est-ce que je vais te tuer ? lance George en s'adossant aux coussins. Ça dépend.

Tout s'est passé tellement vite. Il y a encore une minute de cela, Janine Deguerre était otage et la voilà à présent dans une tente médicale, entourée d'une équipe d'urgentistes. Elle regarde autour d'elle pour essayer de repérer Joy mais l'otage libérée en même temps qu'elle n'est pas dans les parages.

— Pouvez-vous suivre la lumière, madame, s'il vous plaît ? demande le secouriste qui l'a accueillie ici.

Janine reporte son attention sur le jeune type qui doit avoir son âge, en fait – à peu près vingt-quatre ans. Elle cligne des yeux tandis qu'il agite une petite lampe torche devant elle.

Elle tremble. Pas de froid mais parce qu'elle est sous le choc. Elle a reçu un coup de crosse de revolver sur la tempe tout à l'heure et sa tête lui fait encore mal. Le secouriste pose une couverture de survie argentée sur ses épaules, comme celles qu'on remet aux marathoniens lorsqu'ils franchissent la ligne d'arrivée. C'est un peu ce qui s'est passé, d'ailleurs… Elle a couru un marathon, au sens métaphorique du terme. En tout cas, elle a franchi une ligne.

Le soleil rasant anime les ombres, de sorte qu'il est difficile de distinguer la réalité de ce qui n'est peut-être qu'une illusion d'optique. Il y a encore cinq minutes, Janine était en situation de grand danger et pourtant, c'est ici, sous cette bâche en plastique, alors qu'une nuée de médecins et de policiers s'agitent autour d'elle, qu'elle se sent isolée. Le simple fait de franchir le seuil de cette tente l'a remise à sa place initiale, c'est-à-dire de l'autre côté.

Elle tend le cou pour essayer d'apercevoir Joy. Ils l'ont peut-être conduite à l'hôpital, comme le Dr Ward. À moins qu'elle ne leur ait dit, après s'être assurée que Janine ne pouvait pas entendre : *Éloignez-moi vite de cette salope.*

— Je crois que nous allons devoir vous garder en observation, déclare le secouriste.

— Je me sens bien, objecte Janine. Je vous assure. J'ai juste envie de rentrer chez moi.

Il fronce les sourcils.

— Est-ce que quelqu'un peut veiller sur vous cette nuit ? Au cas où vous auriez besoin d'aide ?

— Oui, ment Janine.

Un policier s'accroupit près d'elle.

— Si vous vous en sentez la force, nous aimerions d'abord faire un crochet par le poste de police pour prendre votre déposition.

Janine panique. Est-ce qu'ils ont fait des recherches sur elle ? Est-ce qu'elle doit passer aux aveux ? Est-ce qu'il faut jurer sur la Bible, comme au tribunal ? Ou est-ce qu'elle peut profiter encore un peu de toute cette compassion qu'on lui témoigne pour le moment ?

Elle acquiesce d'un signe de tête, se lève. Suit l'agent de police qui la guide doucement vers la sortie. Serre autour d'elle la couverture de survie comme s'il s'agissait d'une cape ourlée d'hermine.

— Attendez, dit-elle soudain. Et les autres, alors ?

— Nous les recevrons dès que cela sera possible, assure le policier.

— Et la jeune fille ? insiste Janine. L'adolescente… Elle est sortie ?

— Ne vous inquiétez pas.

Une flopée de journalistes l'interpellent, crient des questions qui s'entremêlent. S'interposant entre eux et elle comme un bouclier, l'agent l'escorte jusqu'à un véhicule de police stationné à quelques mètres. Dès que la portière se referme, la chaleur devient étouffante. La voiture démarre et Janine se tourne vers la vitre.

Sur la route du commissariat, ils croisent un panneau d'affichage. Janine le reconnaît : elle a participé à la collecte de

fonds pour qu'il puisse être installé. La photo montre deux bébés – un blanc et un noir – souriant de toutes leurs gencives. Et la légende dit : SAVEZ-VOUS QUE MON CŒUR BAT DIX-HUIT JOURS APRÈS MA CONCEPTION ?

Janine connaît un tas d'informations de ce genre. Elle sait aussi comment les différentes cultures et religions considèrent les êtres vivants. Les catholiques croient que la vie apparaît dès la conception. Chez les musulmans, il faut attendre quarante-deux jours à partir de la conception pour qu'Allah envoie un ange qui transforme l'ovule et le sperme en être vivant. Selon Thomas d'Aquin, l'avortement est un homicide au bout de quarante jours pour un embryon mâle et quatre-vingts jours pour un embryon femelle. Il y a aussi les originaux : chez les Grecs anciens, le fœtus possédait une âme végétative, à l'état de "légume", et les Juifs, eux, affirment que l'âme se forme à la naissance. Janine sait comment s'y prendre pour démonter habilement ces opinions au cours d'une conversation.

Au fond, tout cela n'est pas très rationnel, si ? Comment se fait-il que les avis divergent autant quand il s'agit de savoir à quel moment commence la vie d'un être humain ? Pour quelle raison la législation du Mississippi affirme-t-elle que l'embryon est un être vivant alors que celle du Massachusetts prétend le contraire ? Est-ce qu'il ne s'agit pas du même bébé, qu'il ait été conçu dans un lit à Jackson ou sur une plage de Nantucket ?

Ça lui donne mal à la tête de ressasser ça. Comme tout le reste en ce moment.

Il va bientôt faire nuit. Assise par terre en tailleur, Wren garde un œil sur George. Il est toujours sur la banquette, les coudes posés sur les genoux, tenant mollement le revolver dans sa main droite. Elle déchire l'emballage des gâteaux fourrés à la figue – c'est tout ce qui restait dans la corbeille d'en-cas de la salle de repos. Son estomac gronde.

Elle avait peur du noir quand elle était petite. Elle demandait à son père de venir avec son arme de service dans son holster et l'obligeait à inspecter sa chambre de fond en comble :

sous le lit, entre le matelas et le sommier, sur les étagères du haut, dans la penderie. Elle se réveillait parfois en pleine nuit, persuadée d'avoir vu, assise au bout de son lit, une créature effrayante avec de longues dents pointues et des yeux jaunes braqués sur elle.

Maintenant, elle sait : les monstres *existent* vraiment.

Wren avale sa salive.

— Votre fille, dit-elle. Comment elle s'appelle ?

George se redresse.

— Ferme ta gueule.

La violence de sa réaction la fait reculer de quelques centimètres mais, en bougeant, sa jambe effleure quelque chose de froid et rigide. Elle sait tout de suite ce que c'est – ou plutôt *qui* c'est – et se retient de pousser un cri. Au lieu de ça, elle se décale légèrement en avant puis enroule ses bras autour de ses genoux pliés.

— Je suis sûre que votre fille a envie de vous voir.

Le tueur a un profil irrégulier, antipathique.

— Tu ne sais rien du tout.

— Je suis sûre qu'elle a envie de vous voir, insiste-t-elle.

Je le sais, pense-t-elle encore, *parce que c'est tout ce que je veux, moi aussi. Voir mon père.*

Elle ment.

Au commissariat, assise en face de l'inspecteur qui enregistre sa déposition, Janine raconte des salades.

— Pour quelle raison êtes-vous venue au centre médical ce matin ? lui a-t-il demandé pour commencer.

— Pour faire un frottis, a-t-elle répondu.

Pour le reste, elle a dit la vérité et ça ressemble à un film d'horreur : les coups de feu assourdissants, l'employée du Centre qui s'écroule sur elle et la fait basculer par terre. Janine a revêtu le tee-shirt propre fourni par les urgentistes et, pourtant, elle sent encore le sang chaud de la femme (tellement de sang) imprégnant le tissu de sa robe. Baissant les yeux sur ses mains, elle s'étonne presque de ne plus les voir tachées de rouge.

— Et ensuite, que s'est-il passé ?

Elle s'aperçoit qu'elle n'arrive pas à se souvenir de la chronologie des événements. Au lieu d'un enchaînement de séquences, il n'y a que des images qui lui parviennent par flashs : son corps secoué de tremblements incontrôlables alors qu'elle tentait de s'enfuir en courant ; ses mains plaquées sur la blessure d'une femme touchée par une balle. Le tireur braquant son arme sur elle et Izzy qui se tenait à côté de lui, les bras chargés de matériel médical. La sonnerie du téléphone qui les a tous pétrifiés.

Janine a l'impression d'être devant un écran de cinéma, contrainte de regarder jusqu'au bout un film qu'elle n'a jamais demandé à voir.

Lorsqu'arrive le moment où le tireur l'a frappée avec son arme, elle ne précise pas la raison de son geste. Un mensonge par omission, voilà comment ça s'appelait quand elle allait se confesser, gamine. Ça reste un péché mais c'est moins grave. Parce qu'on peut être amené à mentir pour protéger les gens. Et qu'on ment parfois pour se protéger soi-même.

Qu'est-ce que ça peut bien faire de toute manière, un mensonge de plus ou de moins ?

Des larmes jaillissent de ses yeux pendant qu'elle raconte ce qui s'est passé. Elle ne s'en aperçoit que lorsque l'inspecteur lui tend une boîte de mouchoirs.

— Est-ce que je peux *vous* poser une question ? demande-t-elle alors.

— Bien sûr.

Elle avale sa salive.

— Vous croyez qu'on mérite ce qui nous arrive ?

L'inspecteur la dévisage longuement avant de répondre.

— Je crois que personne ne mérite de vivre une journée comme celle-ci.

Janine hoche la tête puis se mouche et froisse le mouchoir dans sa main.

Tout à coup, la porte s'ouvre et un agent en uniforme passe la tête dans l'entrebâillement.

— Il y a un monsieur avec moi qui dit qu'il vous connaît… ?

Derrière lui, Janine aperçoit Allen avec sa bouille rougeaude et son ventre bedonnant, devenu sujet de plaisanterie puisqu'il

prétend savoir ce que ça fait d'être enceinte. Allen est le responsable de la section locale de l'association Droit à la vie.

— Janine !

Bousculant le policier, Allen entre dans la pièce et la serre dans ses bras.

— Seigneur Dieu… Nous avons prié pour toi, ma douce.

Ils prient pour chaque femme qui franchit le seuil du Centre, Janine est bien placée pour le savoir. Mais là, c'est différent. S'il lui était arrivé malheur, Allen ne se le serait jamais pardonné parce que c'est lui qui l'avait envoyée espionner ce qui se passait à l'intérieur.

Dieu a dû entendre leurs prières puisqu'elle a été relâchée. Comme Joy, Izzy et le Dr Ward, cela dit. Mais qu'en est-il des personnes qui n'auront pas eu cette chance ? Quel genre de dieu capricieux s'amuse à jeter les dés comme ça ?

— Je vais te raccompagner et m'occuper de toi, reprend Allen avant de se tourner vers l'inspecteur : je crois que Mlle Deguerre a besoin de repos.

L'inspecteur cherche le regard de Janine. De toute évidence, il veut s'assurer qu'elle ne voit pas d'inconvénient à ce qu'Allen prenne les choses en main. Mais pourquoi est-ce que ça la dérangerait ? Elle obéit à tous ses ordres depuis le jour où elle est arrivée dans cette ville, déterminée à l'aider dans sa mission, quels que soient les moyens employés. Et puis elle sait qu'il est plein de bonnes intentions.

— Nous pouvons vous conduire là où vous le souhaitez, lui dit l'inspecteur.

Il lui laisse le choix et c'est une sensation grisante, intense.

— Il faut d'abord que j'aille aux toilettes, ment-elle encore.

— Bien sûr, fait l'inspecteur en esquissant un geste vers le couloir. Au bout, à gauche puis troisième porte sur votre droite.

Janine s'éloigne, toujours agrippée à la couverture de survie posée sur ses épaules. Elle a besoin d'air, juste une seconde.

Au fond du couloir se trouve une autre salle d'interrogatoire, très semblable à celle qu'elle vient de quitter. Ce qu'elle a pris pour un miroir vu de l'intérieur est en réalité une vitre, sous cet angle-là. Joy est assise à une table en face d'une inspectrice.

Sans réfléchir, Janine frappe au carreau. Le coup a dû résonner bruyamment parce que Joy se tourne dans sa direction bien qu'elle ne puisse pas la voir. La porte s'ouvre quelques instants plus tard et l'inspectrice la dévisage d'un air perplexe.

— Il y a un problème ?

Janine croise le regard de Joy dans l'encadrement de la porte.

— On se connaît, toutes les deux, explique-t-elle.

Joy hésite puis hoche finalement la tête.

— Je voulais juste… Je venais voir…

Janine marque une pause avant de reprendre :

— Je me suis dit que tu aurais peut-être besoin d'aide.

L'inspectrice croise les bras sur sa poitrine.

— Nous allons veiller à ce qu'elle ne manque de rien.

— Je sais, mais…

Janine se tourne de nouveau vers Joy.

— Tu ne devrais pas rester seule ce soir.

Joy pose les yeux sur le pansement qui orne sa tempe.

— Toi non plus, dit-elle.

À l'hôpital, un bout de scotch collé à l'une des lamelles du climatiseur fixé en hauteur volette comme un ruban accroché là pour une improbable fête pendant qu'Izzy, allongée sur le dos, fait mine de ne pas sentir les mains du médecin.

— Et voilà, murmure le gynécologue.

Il dirige la sonde vers la gauche puis vers la droite et désigne sur l'écran trouble le bord de l'utérus, semblable à une amibe sombre, où se blottit le fœtus en forme de cacahuète blanche.

— Allez… Allez…

Sa voix se fait pressante. Et soudain, ils l'aperçoivent ensemble : le frémissement à peine visible d'un battement de cœur. Elle a vu ça des dizaines de fois pendant les échographies d'autres femmes.

Elle expire longuement ; elle ne s'était même pas rendu compte qu'elle retenait son souffle.

Le médecin prend des mesures, les enregistre. Puis il essuie son ventre enduit de gel et remonte le drap sur elle.

— Vous avez une sacrée chance, mademoiselle Walsh. Vous pouvez rentrer chez vous.

Izzy se hisse maladroitement sur ses coudes.

— Attendez… C'est… c'est tout ?

— Vous veillerez à signaler les contractions ou les saignements éventuels dans les jours qui viennent mais, vu la puissance des battements cardiaques, je dirais que ce petit bonhomme – ou cette petite fille – a bien l'intention de rester là où il est. Il tient de sa mère, apparemment, conclut le médecin.

Il ajoute qu'il va s'occuper des papiers de sortie puis écarte le rideau séparant le box des cabines voisines et s'en va. Izzy se rallonge sur le brancard, glisse ses mains sous la couverture rugueuse et les pose à plat sur son ventre.

Dès qu'elle est sortie du Centre, les secouristes l'ont installée sur une civière à côté du Dr Ward. Elle a pourtant essayé de leur dire qu'elle n'était pas blessée mais ce dernier n'a rien voulu savoir.

— Elle est enceinte, a-t-il insisté. Il faut que quelqu'un l'examine.

— Non, c'est *vous* qui avez besoin d'être examiné, a protesté Izzy.

— La voilà qui recommence, a lancé le Dr Ward à l'adresse du jeune aide-soignant occupé à vérifier son garrot. Elle ne m'a pas laissé un seul moment de répit.

Croisant le regard d'Izzy, il avait ajouté à voix basse :

— Et je lui en suis profondément reconnaissant.

C'est la dernière image qu'elle garde de lui. Elle se demande s'il est au bloc opératoire en ce moment. S'il va garder sa jambe. Elle a un bon pressentiment.

Certaines personnes sont peut-être simplement destinées à rester en vie.

Izzy a grandi avec un père au chômage chronique et une mère qui se démenait pour les élever, elle et ses frères jumeaux, dans une maison si exiguë que les trois enfants ne partageaient pas seulement la même chambre mais aussi le même lit. Malgré cela, Izzy a vécu longtemps sans savoir qu'elle était pauvre. Sa mère les emmenait à la chasse aux pièces de monnaie perdues. Ils allaient pêcher leur repas du soir. De temps en temps, ils

fêtaient la Semaine coloniale en s'éclairant à la bougie au lieu d'allumer la lumière.

Quand Izzy se remémore tout ça, la rupture entre sa vie d'avant et celle d'aujourd'hui lui saute à la figure. Aujourd'hui, elle vit avec Parker dans une maison trois fois plus grande que celle de son enfance. Sur le papier, il est le prince héritier tombé amoureux d'une Cendrillon, élève infirmière criblée de dettes. Ils se sont rencontrés alors qu'il était immobilisé à la suite d'une fracture à la jambe. Leur premier rendez-vous a consisté en une toilette au gant, plaisante souvent Parker.

Il a fait ses études à Yale, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui. Il a grandi à Eastover, le quartier le plus chic de tout l'État, et n'a fréquenté que des écoles privées, affublé dès son plus jeune âge de blazers et de cravates miniatures. Il passait l'été dans leur "résidence secondaire". Même son boulot – Jackson est réalisateur de films documentaires – n'est possible que grâce à son plan d'épargne copieusement rempli.

Au restaurant, Izzy continue de commander le plat le moins cher de la carte. Leur congélateur est plein comme un œuf, pas parce qu'elle n'a pas les moyens d'acheter des produits frais mais parce qu'on ne perd jamais l'habitude d'anticiper les périodes de vache maigre.

Ils pourraient tout aussi bien venir de deux planètes différentes. Alors comment vont-ils s'y prendre pour élever un enfant ensemble ?

Finalement, il se pourrait bien que la ligne de faille de sa vie ne soit plus le jour où elle a reçu son premier chèque de salaire, songe Izzy, mais plutôt la fusillade d'aujourd'hui. Il y aura un *avant* et un *après.*

Une infirmière entre dans le box.

— Comment vous sentez-vous ?

— Bien, répond Izzy en se félicitant d'avoir laissé ses mains tremblantes sous la couverture.

— J'ai des nouvelles du patient dont vous m'avez parlé.

— Le Dr Ward ? coupe-t-elle en se redressant.

— Non, la femme, répond l'infirmière. Bex quelque chose ? Son opération s'est bien passée. Elle est en soins intensifs.

Izzy sent les larmes lui monter aux yeux. *Merci mon Dieu.*

— Et le Dr Ward ?

L'infirmière secoue la tête.

— Je n'en sais pas plus pour le moment mais je vais continuer de tendre l'oreille.

Elle enveloppe Izzy d'un regard compatissant.

— Vous avez connu l'enfer ensemble, pas vrai ?

C'est exactement ça. En essayant de sauver la vie de Bex, Izzy a enfoncé son doigt dans la cage thoracique de la blessée. Elle a éprouvé le moelleux de ses poumons abîmés. Le sang du Dr Ward s'est répandu sur elle.

— Les policiers aimeraient vous parler, poursuit l'infirmière. Ils vous attendent mais si vous ne vous sentez pas suffisamment en forme, je me ferai un plaisir d'aller leur dire.

— Est-ce que je peux utiliser les toilettes, d'abord ?

— Bien sûr.

Après l'avoir aidée à descendre du brancard, l'infirmière écarte le rideau pour la conduire jusqu'aux WC.

— Vous avez besoin d'aide ?

Izzy secoue la tête. Elle ferme la porte derrière elle, la verrouille et s'appuie contre le battant en bois. Les tremblements ont déserté ses mains pour gagner le reste de son corps. Elle claque des dents.

L'état de choc dans toute sa splendeur.

— Ressaisis-toi, grommelle-t-elle en ouvrant le robinet pour s'asperger le visage.

Elle s'essuie avec des serviettes en papier, examine son reflet dans le miroir et le regrette aussitôt. Échappés de sa tresse depuis longtemps, ses cheveux forment autour de son visage une touffe frisée d'un roux flamboyant. La blouse d'hôpital qu'on lui a donnée pour remplacer celle qu'elle portait en arrivant ici, maculée de sang, est trop grande pour elle : l'encolure a glissé sur son épaule et elle ressemble à une version très médiocre du fantasme de l'infirmière sexy. Bien qu'elle ait nettoyé le plus gros du sang sur ses bras et son cou, elle aperçoit quelques endroits passés à la trappe.

Elle n'arrête de frotter que lorsque sa peau est irritée puis regagne son box. Un agent de police l'attend devant le rideau.

— Mademoiselle Walsh ? Je suis l'agent Thibodeau. Auriez-vous un petit moment à m'accorder pour que je prenne votre déposition ?

Izzy ouvre le rideau et s'assied sur le brancard. Ses jambes pendent dans le vide.

— Par où voulez-vous que je commence ?

Thibodeau se gratte au-dessus de l'oreille avec son stylo.

— Eh bien, par le début, je suppose. Vous vous êtes rendue au Centre ce matin, c'est bien ça ?

— Oui.

— Depuis combien de temps travaillez-vous là-bas ?

Avant qu'Izzy ait le temps de répondre, une voix s'élève, demande à la voir.

Parker.

Izzy saute sur ses pieds et avance de quelques pas au moment où Parker repousse l'infirmière et l'interne qui tentent de l'éloigner de la zone réservée aux patients.

— Parker !

Il tourne la tête vers elle.

— Izzy, *Dieu soit loué* !

Parcourant la distance qui les sépare en trois grandes enjambées, il la plaque contre son torse et l'étreint si fort qu'elle peut à peine respirer. Mais tout ce qui compte, c'est qu'elle arrête de trembler dès qu'il la prend dans ses bras.

Lorsque les secouristes l'ont déposée à l'hôpital et que l'infirmière en charge des admissions lui a demandé les coordonnées du proche qu'elle souhaitait prévenir, le nom de Parker est aussitôt sorti de sa bouche. Ça veut tout dire, non ?

Il doit bien exister un moyen d'oublier ce qui pourrait les séparer pour se concentrer plutôt sur ce qui les unit.

— Ça va ? demande Parker.

Elle acquiesce d'un signe de tête contre son épaule.

— Tu n'es pas blessée ? insiste-t-il en s'écartant d'elle pour l'examiner avec attention.

De nombreuses interrogations se lisent sur le visage de Parker et il plonge son regard dans celui d'Izzy comme pour tenter d'y déceler les réponses. Ou la vérité. Peut-être sont-elles identiques, pour une fois.

Pas un instant elle n'avait pas imaginé que cette journée se terminerait ainsi – et encore moins ici. À ce moment précis, pourtant, c'est exactement ce qu'il lui faut.

— Je vais bien, assure-t-elle.

Puis elle prend la main de Parker et la pose à plat sur son ventre.

— *Nous* allons bien, ajoute-t-elle dans un sourire.

L'avenir, soudain, ne lui semble plus impossible. C'est comme le tampon apposé sur un passeport après un long voyage, quand on s'aperçoit qu'on est parti uniquement pour goûter de nouveau au sentiment de rentrer au bercail.

Lorsqu'une jeune inspectrice vient annoncer à Hugh que Bex, sa sœur aînée, est sortie du bloc opératoire, ce dernier adresse un remerciement silencieux à un Dieu en qui il ne croit plus depuis belle lurette. La partie de son cerveau qui s'inquiétait pour elle peut de nouveau se concentrer sur Wren, toujours prisonnière d'un meurtrier.

Les deux femmes ont été relâchées en premier. Puis l'infirmière et le gynécologue blessé.

Hugh a attendu. Attendu encore. Et puis… rien.

Il fait à présent les cent pas dans le centre de commandement où il a pris la décision d'accorder quelques minutes supplémentaires au tireur dans l'espoir que ce dernier honorerait sa promesse de libérer *tous* les otages. Était-ce une mauvaise décision ? Une initiative fatale pour Wren ? Ces questions ne cessent de le tarauder.

Le capitaine Quandt surgit soudain et lui bloque le passage.

— OK, j'en ai marre d'attendre. Il les a presque tous relâchés. On donne l'assaut.

— Vous ne pouvez pas faire ça, objecte Hugh.

— Ah oui ? C'est moi qui commande ici, inspecteur.

— Seulement sur le papier, riposte Hugh en s'immobilisant à quelques centimètres de lui. Il y a encore un otage à l'intérieur. Goddard n'a jamais entendu parler de vous. Si vous y allez, nous savons tous les deux comment ça va se terminer.

Hugh se garde d'ajouter que l'issue sera peut-être la même, quelle que soit la stratégie retenue. Est-il possible que Goddard ait accepté de libérer les otages tout en sachant pertinemment qu'il ne tiendrait pas sa parole ? Avait-il décidé d'en finir dans une salve de balles, emportant Wren avec lui ? Et si c'était son ultime pied de nez à Hugh, sa manière de l'envoyer se faire foutre une bonne fois pour toutes ?

Le regard de Quandt accroche le sien.

— Nous savons tous les deux que vous êtes trop impliqué dans cette affaire pour réfléchir objectivement.

Hugh ne bouge pas d'un pouce, les bras croisés sur le torse.

— C'est justement la raison pour laquelle je ne veux pas que vous enfonciez cette foutue porte.

Le capitaine plisse les yeux.

— Je lui laisse dix minutes de plus pour libérer votre fille. Passé ce délai, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour assurer sa sécurité… Mais on mettra fin à la prise d'otages.

Dès que Quandt a tourné les talons, Hugh attrape son téléphone et compose le numéro du centre médical, celui qu'il utilise depuis plusieurs heures pour communiquer avec George Goddard. La sonnerie retentit plusieurs fois. *Décroche…* Hugh n'a pas entendu de coup de feu mais ça ne le rassure pas pour autant.

Au bout de dix-huit sonneries, il est sur le point de raccrocher lorsque la voix de Wren résonne dans son oreille.

— Papa ?

Ses genoux se dérobent et il n'y peut rien.

— Salut, ma puce, murmure-t-il en s'efforçant de masquer son émotion.

Il se souvient de toutes les fois où elle était tombée en apprenant à marcher. S'il laissait voir son inquiétude, Wren éclatait en sanglots. Mais s'il s'obligeait au contraire à rester impassible, elle se remettait sur ses pieds et repartait de plus belle.

— Tu vas bien ?

— O-oui.

— Est-ce qu'il t'a fait mal ?

— Non.

Un silence.

— Est-ce que tata Bex…

— Elle va s'en remettre, assure Hugh, même s'il n'en a aucune certitude. Je veux que tu saches que je t'aime.

En prononçant ces mots, il entend presque le flot de panique déferler sur sa fille.

— Tu dis ça parce que je vais mourir ?

— Pas tant que je veille sur toi. Est-ce que tu peux demander à George…

Hugh hésite, avale sa salive avant de poursuivre :

— Est-ce que tu peux lui dire que j'aimerais lui parler ?

Il entend des voix étouffées puis celle de Goddard à l'autre bout du fil.

— George, je croyais qu'on avait passé un marché, tous les deux, fait observer Hugh d'un ton neutre.

— Exact.

— Vous m'aviez dit que vous libéreriez les otages.

— C'est ce que j'ai fait.

— Pas tous, non.

Un blanc s'installe dans la conversation.

— Vous n'aviez rien précisé, répond finalement Goddard.

Hugh serre le téléphone contre lui, comme s'il murmurait à l'oreille d'une maîtresse.

— Si vous me disiez vraiment ce qui se passe, George ?

Un silence.

— Vous pouvez me parler. Vous le savez.

— C'est du flan, tout ça.

— Quoi donc ?

— Qu'est-ce qui va m'arriver une fois que j'aurai relâché votre gamine ?

— On parlera de tout ça lorsque vous vous serez rendu. Vous et moi en tête à tête.

— Mon cul, oui. Ma vie est foutue, de toute manière. Soit je croupis en taule jusqu'à la fin de mes jours, soit ils me dégomment.

— Ça ne se passera pas comme ça, promet Hugh. J'y veillerai personnellement.

Il jette un coup d'œil aux notes qu'il a griffonnées après sa dernière conversation avec Goddard.

— Vous vous souvenez de ce qu'on a dit tout à l'heure ? Si vous décidez de vous rendre, vous agissez dans le bon sens. Votre fille sera témoin de ça, George. Et le monde entier avec elle, vous imaginez ?

— On est parfois obligé de faire des choses pas bien pour agir dans le bon sens, réplique tranquillement George.

— Pas forcément, insiste Hugh.

— Vous ne comprenez pas.

La voix de George a changé : elle est tendue, distante.

— Mais vous allez comprendre, ajoute-t-il.

C'est une menace. Ça sonne comme ça, en tout cas. Hugh lance un regard en direction de Quandt. Le capitaine de l'unité d'élite l'observe, planté dans un coin de la tente. Il lève le bras, désigne sa montre.

— Relâchez Wren, reprend Hugh, et je ferai en sorte que vous sortiez de là vivant.

— Non. Ils ne me tireront pas dessus tant qu'elle est avec moi.

Hugh doit trouver une option viable, proposer une solution qui, sans impliquer Wren, apporte à George la garantie qu'il ne risque rien.

Soudain, il sait ce qu'il va faire.

Il jette un coup d'œil au capitaine. Quandt ne validera jamais son plan. C'est trop risqué. Hugh perdra son boulot – et peut-être même la vie – mais sa fille sera hors de danger. Il n'a pas le choix.

— George, dit-il, prenez-moi à sa place.

Bex est morte. Elle est forcément morte parce que tout est blanc et il y a cette lumière aveuglante et n'est-ce pas ce que tout le monde raconte ?

Elle tourne à peine la tête à gauche et distingue le pied d'une perfusion, la solution saline qui coule au goutte-à-goutte dans son bras. La lumière au-dessus de sa tête provient d'un néon.

Un hôpital. Elle est tout sauf morte.

Sa gorge se serre tandis qu'elle pense à Wren et à Hugh. Est-ce que sa jolie poupée va bien ? Elle la voit, pliée en deux, en train de dessiner sur la semelle blanche de sa basket. Et puis

Hugh penché au-dessus d'elle dans l'ambulance. Voilà comment Bex perçoit le monde : comme une succession d'images. Si elle devait recréer ce tableau dans son atelier, elle l'appellerait *Repérages.* Elle mettrait en lumière les veines saillantes sur le cou de Hugh, les vibrations de la main de Wren en mouvement. Le fond aurait la couleur d'une ecchymose.

Les œuvres de Bex sont exposées chez des collectionneurs de tout le pays. Elles voyagent à Chicago et même jusqu'en Californie. Quand on contemple à distance ces grandes fresques murales, on voit par exemple la main d'une femme posée sur un ventre arrondi. Un bébé essayant d'attraper les éléments d'un mobile suspendu. Une femme tiraillée par les douleurs de l'accouchement. En se rapprochant, on s'aperçoit que le tableau est composé de plusieurs centaines de post-it usagés et multicolores, méticuleusement fixés sur un plan quadrillé à l'aide d'une couche de vernis-colle.

Tout le monde s'accorde à dire que les tableaux de Bex portent un regard critique sur la société actuelle. Son sujet – la parentalité – et son support – des vieilles listes de courses et des pense-bêtes jetables – illustrent la notion d'éphémère. Mais sa façon de traiter tous ces battements de cœur, ces instants singuliers, rend son propos intemporel.

Elle a connu une gloire passagère dix ans plus tôt, lorsque le *New York Times* a mentionné son nom dans un article consacré aux artistes montants (elle n'est jamais "montée" où que ce soit depuis.) À l'époque, la journaliste lui avait demandé si, en tant que femme célibataire et sans enfant, elle avait choisi ce sujet dans l'intention de maîtriser, par le biais de la création artistique, ce qui lui échappait dans la vie privée.

Bex n'a jamais éprouvé le besoin de se marier ni d'avoir des enfants. Elle a Hugh. Elle a Wren. Selon elle, tous les artistes sont des êtres tourmentés mais ils ne courent pas forcément après quelque chose. C'est parfois même le contraire : ils cherchent à fuir l'endroit d'où ils viennent.

Un infirmier entre dans la chambre.

— Bonjour, comment ça va ?

Bex essaie de s'asseoir.

— Je veux partir.

— Hors de question que vous bougiez d'ici. Ça fait dix minutes que vous êtes sortie du bloc. Vous pouvez recevoir des visites, vous voulez que je prévienne quelqu'un ? ajoute-t-il en fronçant les sourcils.

S'il vous plaît, oui, songe Bex. *Mais le problème, c'est qu'ils sont tous les deux empêtrés dans une prise d'otages.*

Si seulement c'était simple comme un coup de fil de sauver Wren. Elle n'arrive même pas à imaginer ce que doit ressentir Hugh en ce moment mais elle doit lui faire confiance. Il trouve *toujours* une solution. C'est lui qu'elle appelle à la rescousse quand toutes les toilettes de sa maison se bouchent en même temps dans une espèce de complot cosmique. Lui qui a piégé le putois niché sous sa vieille Mini Cooper. Lui qui fonce voir ce qui se passe chaque fois qu'une alarme de cambriolage se déclenche alors que tout le monde se carapate. Rien ne l'effraie, il ne recule devant aucun défi.

Elle le revoit soudain à quinze ou seize ans, absorbé dans la lecture d'une bande dessinée, totalement indifférent à sa présence. Il n'avait levé les yeux que lorsqu'elle lui avait arraché le livre des mains. *Merde*, avait-il murmuré, et ce tout petit mot contenait un tiers de stupeur, un tiers de respect et un tiers de tristesse. *Ils ont tué Superman.*

Et si elle le perdait ? Si elle les perdait tous les deux ?

— Vous pouvez allumer la télé, s'il vous plaît ? demande-t-elle tout à coup.

L'infirmier appuie sur la télécommande avant de la glisser sous la main de Bex. Toutes les chaînes locales retransmettent en direct les événements du centre médical. Bex fixe l'écran : le bâtiment en stuc qui lui fait penser à un sorbet à l'orange, les rubans mis en place par la police pour en bloquer l'accès.

Hugh n'est pas là.

Alors elle ferme les yeux et le dessine mentalement. Sa silhouette est découpée par le soleil, il est grand et baraqué.

Bex se souvient encore du jour où elle s'est rendu compte que Hugh l'avait dépassée en taille. Elle préparait à manger dans la cuisine et venait de tirer une chaise vers le placard pour pouvoir attraper le basilic séché sur l'étagère du haut. Hugh était arrivé derrière elle et avait pris le pot à sa place.

À cet instant précis, Bex avait compris que plus rien ne serait comme avant. Hugh avait grandi et sans qu'elle s'en aperçoive les rôles s'étaient inversés : ce n'était plus elle qui veillait sur lui mais lui qui veillait sur elle.

— C'est pratique, dis donc, avait-elle plaisanté.

Hugh avait quatorze ans. Il avait haussé les épaules en répliquant :

— Ne t'y habitue pas trop : je ne serai pas toujours là.

Bex l'avait regardé gravir l'escalier quatre à quatre. Quelque temps plus tard, elle l'avait regardé partir à l'université, tomber amoureux et emménager dans sa propre maison.

On ne s'habitue jamais à voir les gens partir, même si ça arrive plusieurs fois dans une vie.

Hugh pose le téléphone.

— J'y vais, annonce-t-il. Seul. Il veut un otage ? Il n'a qu'à me prendre moi.

— Hors de question, objecte Quandt en se tournant vers un membre de son unité. Jones, préviens ton équipe que…

Sans prêter attention à ce qu'il dit, Hugh commence à avancer. Quandt le retient par le bras, l'obligeant à ralentir.

— Si vous y allez, il y aura *forcément* des morts, fait observer Hugh. Je suis le seul en qui il a confiance. Si j'arrive à le convaincre de sortir de là avec moi, on aura gagné.

— Et si vous n'y arrivez pas ? argue le capitaine.

— Je ne prendrai aucune initiative de nature à mettre ma fille en danger, martèle Hugh. Alors qu'est-ce qui nous reste, comme options ?

Sa fureur étincelle comme un voile chatoyant qui laisserait entrevoir ce qu'il cache au fond de lui.

Les deux hommes s'immobilisent et se toisent, campés tous deux sur leurs positions. Finalement, Hugh détourne le regard.

— Joe, dit-il d'une voix enrouée. Vous avez des enfants ?

Le capitaine de l'unité d'élite baisse les yeux au sol.

— Je suis là pour faire mon boulot, Hugh.

— Je sais. Et je sais aussi que j'aurais dû partir dès que j'ai appris que Wren était à l'intérieur. C'est déjà assez dur quand

il n'y a aucun intérêt personnel en jeu. En l'occurrence, ce n'est pas le cas et je ne peux pas rester là à rien faire alors qu'elle est enfermée là-dedans. Si vous ne faites pas ça pour moi, faites-le au moins pour *elle*, d'accord ?

Quandt prend une longue inspiration.

— À une condition, dit-il. Vous me laissez le temps de positionner deux tireurs d'élite avant d'y aller.

Hugh tend le bras. Les deux hommes échangent une poignée de main.

— Merci.

Quandt plante son regard dans celui de Hugh.

— Ellie et Kate, dit-il à mi-voix. Des jumeaux.

Il tourne les talons, appelle deux de ses hommes et désigne le toit d'un immeuble situé de l'autre côté de la rue puis un autre endroit au-dessus du centre médical. Pendant qu'ils mettent au point une stratégie, Hugh regagne la tente et aperçoit la jeune inspectrice qui lui a donné des nouvelles de Bex tout à l'heure.

— Collins ! Venez me voir, s'il vous plaît.

Elle le rejoint rapidement.

— Chef ?

— La patiente à l'hôpital… Vous savez, Bex McElroy, ma sœur ? J'aimerais que vous lui remettiez un mot de ma part.

L'enquêtrice hoche la tête et patiente pendant que Hugh s'installe devant son bureau de fortune. Il attrape un stylo, déchire une page de son carnet de notes.

Que dire à la personne qui l'a pratiquement élevé seule ? Et qui a failli perdre la vie aujourd'hui pour la simple raison qu'elle voulait aider sa fille ?

Mille et une pensées lui traversent la tête.

Par exemple, il pourrait dire à Bex qu'elle est la seule à rire de ses blagues de père nulles, celles qui agacent Wren. Que s'il se retrouvait un jour dans le couloir de la mort, il réclamerait comme dernier repas son fameux poulet à la parmesane. Qu'il se souvient encore des spectacles d'ombres chinoises qu'elle faisait sur le mur de sa chambre pour l'inciter à aller se coucher. Qu'à huit ans il n'avait pas la moindre idée de ce qu'était l'École des beaux-arts de Savannah et encore moins

qu'elle avait renoncé à sa bourse d'étudiante pour venir s'occuper de lui quand leur mère était partie en cure de désintoxication mais qu'il regrette de ne pas lui avoir dit merci.

Le problème, c'est que Hugh n'a jamais été très doué pour verbaliser ses sentiments. C'est d'ailleurs pour cela qu'il se retrouve dans cette situation, à l'heure qu'il est.

Finalement, il n'écrit que deux mots sur la feuille avant de la remettre à la jeune inspectrice.

Au revoir.

Louie Ward est inconscient et dans les remous de sa mémoire il n'est plus un gynécologue-obstétricien de cinquante-quatre ans mais un garçonnet s'éveillant à la vie sous un ciel de mousse espagnole, un gamin qui essayait d'attraper les écrevisses avant qu'elles ne l'attrapent. On lui a appris dès son plus jeune âge à aimer Jésus et les femmes, dans cet ordre-là. Louie a grandi en Louisiane du Sud, élevé par deux femmes, sa grand-mère et sa mère, dans une modeste maisonnette qui, au dire de sa grand-mère, était un palais tant que le Seigneur habitait là avec eux. Comme son entourage, il était catholique pratiquant, tout ça parce qu'un propriétaire blanc décédé depuis des lustres avait débarqué de France avec un rosaire dans la poche et s'était mis en tête de baptiser tous ses esclaves. Louie était un enfant souffreteux, trop chétif mais également trop intelligent, et c'est sans doute cela qui l'a sauvé. Ses poumons fragiles l'empêchaient d'aller traîner avec les gamins du voisinage qui se glissaient dans les maisons soi-disant hantées pour voir ce qu'ils pourraient bien y dégoter. Au lieu de ça, il suivait sa grand-mère tous les jours à la messe et aidait sa maman dans son travail : muni d'une pince à épiler, il accrochait des maillons minuscules pour assembler des chaînes en or qui terminaient autour du cou des riches femmes blanches.

Louie n'avait jamais vu son père et préférait ne pas poser de questions à son sujet parce que sa grand-mère, quand elle parlait de lui, l'appelait le Pécheur. Si son absence avait laissé un vide en lui, ce vide s'était comblé peu à peu de sorte qu'il était définitivement colmaté quand Louie avait atteint l'âge de neuf ans.